Chronique

LE SECRET DU CRITIQUE

L'esprit d'un homme est un système de forces, et il faut, pour comprendre un écrivain, reconstruire cette machine. On aura beau accumuler le détail et l'analyse, on n'aura rien fait tant qu'on ne saura pas comment ces forces s'appliquent et se composent. Ce travail, extrêmement difficile, l'est beaucoup plus quand il s'exécute sur un esprit aussi complexe que celui de Sainte-Beuve. On est tenté d'y renoncer. On déclare que le critique est un génie divers et instable. Subterfuge commode : la calomnie escamote la difficulté.

Un document publié l'an dernier par M. Charly Guyot, de l'université de Neuchâtel, va peut-être nous aider à résoudre le problème. C'est le D. 569 de la collection Lovenjoul. C'est une liasse de notes prises par Sainte-Beuve dans sa jeunesse, et qu'il a réunies plus tard sous ce titre : *Vieilles notes utiles.* Une seconde liasse est intitulée : *Vieilles notes, quelques-unes de bonnes.* Nous ne nous occuperons que de la première. Elle comprend 922 notes, extraits, définitions, réflexions, projets. Par une série de calculs ingénieux, M. Guyot a fixé l'essentiel du manuscrit aux années 1825-1828, les pages les plus anciennes se rapportant à 1824, les plus récentes à 1829. Sainte-Beuve était né à la fin de 1804. On peut donc dire avec l'éditeur que les groupes de réflexions et les noyaux d'idées qu'on voit apparaître dans ces notes nous fournissent « sur l'activité intellectuelle de Sainte-Beuve, entre vingt et vingt-cinq ans environ, d'utiles renseignements ».

Je crois même que l'on peut dire beaucoup plus. M. Guyot a été, semble-t-il, un peu déçu du contenu de sa trouvaille. C'est qu'il a pesé la substance de ces notes et il l'a jugée mince. Mais son petit livre, d'ailleurs si bien étudié, prend une valeur inestimable si on y cherche les préoccupations de Sainte-Beuve dans sa jeunesse. Oublions un moment ce que nous savons du quinquagénaire désabusé qui a écrit les *Lundis*. Imaginons l'adolescent qui arrive de sa province. « Je suis venu à Paris à l'âge de treize ans et demi, déjà assez avancé pour l'esprit et pour les études et très vierge de cœur. Pendant une année, l'idée religieuse s'est plutôt développée en moi et exaltée par suite du chagrin de l'absence et de l'ennui du foyer natal. Mais l'année d'après, le courage humain a repris le dessus, je me suis fait homme comme je l'entendais et je me suis initié de moi-même par toutes sortes de lectures aux idées philosophiques : je n'ai pas tardé à les pousser très loin, au moins quant aux résultats, et il n'en était aucune qui m'effrayât même par ses plus absolues négations. Cet état resta le mien pendant des années et m'est devenu fondamental. J'y ai joint des études de médecine et d'anatomie dirigées d'après la même inspiration purement positive. »

Voilà sous quels traits, trente-cinq ans plus tard, Sainte-Beuve revoyait sa jeunesse. En réalité, la crise avait été plus tardive, plus longue, plus compliquée et plus douloureuse que sa mémoire ne la lui représentait, — ou qu'il ne voulait la représenter lui-même à Adèle Couriard. En fait, l'auteur de *Volupté* a été, non pas le plus brillant, mais le plus authentique des fils du siècle. Les questions que Musset se posait avec une éloquence dramatique, Sainte-Beuve les posait avec un trouble douloureux et une sincérité pleine d'angoisse. Il n'y a peut-être rien de plus émouvant dans l'histoire des lettres que ce groupe de jeunes hommes, au sortir d'une immense tragédie et au seuil de leur propre existence, se demandant : Qu'est-ce que l'homme ? Que fait-il sur terre ? Qui gouverne son destin ? Qu'y a-t-il dans le ciel ? Hamlet au cimetière : voilà le vrai symbole du romantisme.

Soixante ans plus tard, au temps des Vogüé, des Lemaître, des Brunetière, des Bourget, des Barrès, des Rod, des Desjardins et aussi des Anatole France, la même crise a bouleversé les esprits. On est allé demander la solution aux Russes : la religion de la souffrance humaine date de ce temps-là, D'autres sont revenus par le positivisme au christianisme. D'autres se sont charmés d'un mysticisme sans foi. D'autres ont erré dans des cercles sans fin. Pareillement, les romantiques avaient tenté, chacun à sa façon, de répondre à la grande énigme. Hugo avait passé d'un christianisme fervent à une théologie toute personnelle où un Dieu, témoin et providence, règle, sauve et punit selon des lois poétiques ; Vigny s'était confiné dans un stoïcisme désespéré; Musset avait exhalé des apostrophes, des invectives et des chansons; Sainte-Beuve seul avait étudié sérieusement la question, et avait cherché ce qu'était l'homme, non pas dans des méditations de théâtre, mais dans l'observation, l'étude scientifique et une immense lecture.

Que cette étude, que cette tentative pour résoudre scientifiquement le problème métaphysique qui tourmentait tout un monde ait précisément duré de sa vingtième à sa vingt-cinquième année, on peut l'admettre, sans chercher des dates trop rigoureuses, qui conviennent peu en ces matières. Il a pris sa première inscription de médecine le 5 novembre 1823, comme il allait avoir dix-neuf ans. C'est le début, approximativement, de ses études scientifiques. Et l'on peut admettre la période qu'il cesse de rechercher l'explication du monde au moment où la passion muette, coupable, tourmentée qu'il a ressentie pour Adèle Hugo l'a entraîné dans un autre orbite. L'influence de ses nouveaux amis change la direction même de sa pensée, et la tourne au christianisme. Ceci nous mène vers 1829. Ainsi la liasse publiée par M. Guyot coïncide juste avec la période où Sainte-Beuve a mené son enquête personnelle sur la nature humaine. Ce que le livre contient, c'est une partie des matériaux ramassés dans cette enquête.

Il lit Bacon par exemple, aux environs de 1825. « Il ne cherche pas chez ce philosophe, écrit excellemment M. Guyot, une doctrine cohérente, pas même une stricte méthode : non! Ce qu'il y découvre et ce qu'il y admire surtout, c'est une variété de pensées sur toutes sortes de sujets, c'est une abondance d'aperçus qui viennent confirmer quelques-unes de ses propres réflexions et élargir son horizon. En somme, il lit Bacon comme il lirait Montaigne. » Il est impossible de mieux dire. A cinquante ans, et pour composer une étude sur Bacon, il s'y fût pris autrement. A vingt ans, bien éloigné de savoir qu'il sera jamais un critique, il va dans les livres à la recherche de ce qui lui est utile. Il griffonne ainsi une soixantaine de fiches (130-191). Et quels sont les points qu'il a ainsi fixés? Une donnée capitale sur les rapports du corps et de l'esprit. Il est certain, dit Bacon, que le cerveau est comme sous la tutelle de l'estomac; ce qui réconforte et approvisionne l'estomac est par corrélation utile au cerveau. Le trait frappe d'autant plus Sainte-Beuve qu'il l'a trouvé déjà dans Voltaire. Bacon va lui donner encore des leçons de méthode : s'éloigner de l'objet juste assez pour que les rayons qui en partent puissent se rejoindre dans l'œil, c'est-à-dire pour qu'on puisse en avoir une vue d'ensemble; ne pas renier le passé, même quand on s'insurge; réunir en mariage légitime l'expérience avec le raisonnement. On ne peut guère mieux choisir les préceptes utiles. Sainte-Beuve lit avec un soin et un profit particulier l'*Histoire de la vie et de la mort*, qui convient à ses préoccupations et à ses études. Il a le regret d'y trouver un livre d'hygiène, commandé par le souci de la longévité; mais du moins il y note une très intéressante théorie de la vieillesse, due à une inégalité qui se fait dans la nutrition; certaines parties du corps se réparent, dit-il, mais les autres s'altèrent, et l'homme commence à subir le supplice inventé par Mézence, qui liait un vivant à un mort. Enfin, le jeune lecteur ne se borne pas à lire le vieux philosophe : il examine sa vie, ce qui n'est guère moins profitable. Il apprend ainsi qu'un grand penseur peut être ingrat et concussionnaire; il médite sur le régime du bon plaisir où, « soit turpitude, soit ruse, on faisait hommage de tout au pouvoir, même de la vérité » : l'*Instauratio magna* est dédiée à un roi. Et, pour achever, Bacon mourant en martyr de la science, d'expériences conformes à celles qu'il indique dans son livre de *la Vie et la mort*, lui donne une dernière leçon. Ainsi finirent Pline et Descartes. Assurément, on ne trouve pas dans ces notes un résumé du système baconien; mais le carabin qui les a prises n'a pas perdu son temps.

Il lit le philosopphe genevois Bonnet, où il trouve des analyses du fonctionnement de l'esprit, par exemple dans l'acte de la composition littéraire : « Bonnet montre parfaitement comment dans l'acte de la composition les fibres du cerveau se meuvent. » Sainte-Beuve retrouve là une pensée qui lui est chère, l'identité de l'âme et du cerveau : « Bonnet, dit-il, m'a volé en substituant le mouvement du cerveau à la place de l'idée de l'âme; j'avais cette pensée avant de l'avoir lu. » Il cherche si bien à travers ses lectures des arguments et des connaissances, qu'il écarte délibérément ce qui ne lui convient pas : le finalisme et les idées religieuses de son auteur; il ne se gêne nullement pour tirer celui-ci du côté où il veut lui-même aller. « Il faut toujours en revenir au physique, avait dit Bonnet, comme à la première origine de tout ce que l'âme éprouve. » Le jeune Sainte-Beuve amène cette idée jusqu'au matérialisme absolu. « Un centre où aboutissent des rayons, un ganglion où aboutissent des nerfs, c'est l'âme », écrit-il en ajoutant au texte un schéma dessiné. Et il poursuit : « Remarquer que ce point peut être purement physique et que tout s'explique parfaitement, même dans cette hypothèse. » Ici la lecture n'est plus qu'un point de départ. Quand il en aura fait son profit, le lecteur oubliera l'auteur et dans tout le reste de sa vie ne prononcera pour ainsi dire plus le nom de Bonnet.

On n'a pas, dans le D. 569, tout le Sainte-Beuve de la vingtième année. On y voit à peine figurer les Idéologistes, qu'il avait déjà lus et dont l'influence a été immense. Mais on reconnaît assez bien l'idée qu'il se fait de l'homme, d'après Locke, Condillac, Malebranche, Bonnet, Cabanis et Tracy. Cette idée, masquée entre 1830 et 1835, reparaîtra quand la vie sentimentale de Sainte-Beuve sera finie. On la retrouve dans toute son œuvre critique. Ou plutôt toute son œuvre critique en est la suite et la conséquence. « Comment espérer complètement et largement réussir dans aucune branche des connaissances humaines, écrit-il, si l'on n'a préalablement étudié l'esprit humain en lui-même? » Cette phrase est la vraie épigraphe des *Lundis*. C'est après avoir étudié l'homme, et peut-être parce qu'il l'avait étudié que Sainte-Beuve a étudié les hommes et composé l'immense galerie de ses portraits. Bacon même l'y poussait, pour qui l'histoire et l'expérience ne sont qu'une seule et même chose. Ses philosophes préférés avaient passé de la psychologie à la politique : Hobbes avait composé la *Nature humaine* avant d'écrire le *Citoyen;* Locke l'*Entendement humain* avant le *Gouvernement civil.* De même Sainte-Beuve a passé de la psychologie à l'histoire littéraire. Chez lui, nous devons le critique au philosophe.

HENRY BIDOU.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

Les regards sont tournés vers l'Allemagne. La manifestation de Pirmasens inspire ces réflexions à M. André Pironneau (*Echo de Paris*) :

Le régime des concessions a trop longtemps été le nôtre. A Berlin, on n'y a vu que faiblesse et encouragement à ne plus rien ménager.

M. Herriot a dit : « Les peuples sages demeurent à la fois pacifiques et vigilants. » Pacifiques, nous l'aurons été jusqu'à la plus folle imprudence; il nous reste à présent à redevenir vigilants. Mais n'est-ce pas une menace, à tout le moins un avertissement, que le rassemblement — véritable mobilisation — en pleine zone démilitarisée, de 50,000 anciens soldats et de leurs chefs de guerre, tous clamant leur désir de revanche? Pirmasens nous sera-t-il enfin une leçon?

Sur le même sujet, M. Debu-Bridel écrit dans l'*Ordre* :

La thèse du général von Clauss est identique à celle du général von Schleicher; il s'agit de la faire admettre à l'opinion mondiale, avant de tenter de l'imposer par la force.

Hitler, qui serait, s'il avait daigné, vice-président du Reich, a inscrit dans son programme toutes les revendications qui furent proclamées hier sous notre nez.

Nul ne peut ignorer ce que l'Allemagne veut. Son gouvernement actuel ne négligera rien pour permettre « au renouveau allemand » salué à Pirmasens de « gagner encore en force comme en ampleur » et « pour le développer jusqu'au jour de la revanche ».

A notre gouvernement de dire s'il est prêt à laisser faire, s'il est disposé à se soumettre.

Pirmasens, c'est à huit ans de distance un nouvel avertissement. Si nous fermons encore les yeux, si nous persistons dans notre politique d'autruche, d'ici très peu de temps nous serons placés devant le fait accompli à Dantzig et à Vienne... Il n'y a plus de minutes à perdre pour parler net et réagir. Sans cela, redoutons le pire, et préparons-nous à payer des réparations au Reich.

De M. Eugène Lautier, dans l'*Homme libre*, cette comparaison :

Naguère, pour montrer le sentiment belliqueux de nos voisins quand il se donne libre cours, j'avais écrit que *toute* l'Allemagne, dans ces heures d'ivresse nationaliste, est splendidement résumée par la magie du théâtre et de la musique, dans le fracas harmonieux du troisième acte du *Crépuscule des dieux*.

Ecoutez Hagen appeler les hommes. (Non pas *die Mænner*, mais *die Mannen*, c'est-à-dire les hommes-soldats, les hommes prêts à la guerre, prêts à tout : le génie de Wagner n'a pas négligé cette différence linguistique, qui échappe aux lecteurs distraits et que je confesse n'avoir pas tout de suite aperçue. Tous les Allemands sont des *Mannen*.)

Ecoutez :

Waffen! Waffen!
Waffen durchs Land!
Gute Waffen!
Starke Waffen!..

C'est-à-dire :

« Des armes! Des armes! Armes partout! Bonnes armes! Fortes armes! »

C'est, en langage diplomatique : la fameuse *Gleichberechtigung* pour nos voisins — et, pour nous, le droit d'être saignés comme des poulets.

Le général von Schleicher et le général von Clauss disposent de l'héritage indivis de Hagen. Et ils avaient à Pirmasens 50,000 choristes.

La *Volonté* examine la situation de Hitler :

On aurait tort de médire de la force de résistance de l'ancien rassemblement autour du président Hindenburg, puisque, même après sa dispersion par la volonté du vieux maréchal et de son entourage, la vertu de ce rassemblement subsiste en la personne de l'homme qui a refusé de confier le pouvoir à Hitler en sa qualité de chef d'un parti. On aurait tort également de sous-estimer la valeur des coalitions parlementaires, puisqu'il faut que les nazis en passent par là — ou qu'ils se résolvent à une insurrection que la Reichswehr est mieux placée qu'aucune autre armée pour briser, attendu qu'elle n'a été autorisée à se constituer que pour la défense de l'ordre intérieur et par des vainqueurs qui avaient peur de l'ombre de Spartakus.

Certes, Hitler peut encore essayer de « prendre la tournant ». Il peut y réussir. Nous ne hasardons aucune prédiction, ou pour mieux dire aucune contre-prédiction. Mais il ne nous semble pas inutile, en ces jours où l'Allemagne hésite devant son destin, de rappeler que ce n'est pas toujours en prévoyant le pire, comme n'ont cessé de le faire nos nationalistes depuis treize ans, qu'on voit le plus clair dans les affaires d'outre-Rhin. Le pire peut advenir; il ne faut pas l'appeler comme un soulagement pour notre perspicacité.

ARMÉE

Exercices alpins

Les exercices alpins exécutés, comme chaque année, par les bataillons de chasseurs de Nice, Villefranche, Menton, Antibes et Grasse, qui viennent de regagner leurs garnisons, se sont déroulés normalement, selon les directives de l'état-major général de l'armée. Ils ont, cependant, pris fin un peu plus tôt que de coutume, les crédits prévus au budget de cette année, ayant dû, par mesure d'économies, subir une certaine compression, par rapport à ceux prévus au budget de 1931.

MARINE

Les grandes manœuvres italiennes

Le ministre de la marine, amiral Siriani, a communiqué l'ordre du jour suivant à la flotte italienne :

Sa Majesté le roi a présidé à des exercices tactiques, entre deux divisions rapides avec le concours des détachements de l'armée de l'air, et à des tirs navals et antiaériens. Elle a passé en revue les unités de l'escadre et des forces aériennes qui ont participé aux manœuvres navales.

Le roi a exprimé sa vive, pleine et haute satisfaction et m'a ordonné de communiquer son éloge au chef de l'état major de la marine, directeur supérieur des manœuvres, aux amiraux commandants d'escadre et de division, aux commandants des unités navales, à ceux des sections aériennes et à tout le personnel de l'air et de mer qui a participé aux manœuvres.

L'auguste parole du souverain est un encouragement. La marine, rénovée par la volonté du gouvernement fasciste, et de son chef, et par la collaboration spontanée et généreuse des chefs et des hommes montrera qu'elle est toujours plus digne du roi et de la nation.

MARINE MARCHANDE

La crise navale allemande

Selon les dernières statistiques officielles, 35,3 0/0 de la flotte de commerce allemande était déjà désarmée, à la date du 1er août. Il s'agit, au total, de 382 bâtiments, d'un tonnage global de 1,380,000 tonnes brutes.

Nouveau transatlantique américain

La flotte transatlantique américaine s'est enrichie d'un nouveau grand bâtiment, le *Manhattan*, qui doit assurer la liaison entre New-York, Plymouth, le Havre et Hambourg. C'est un navire de 215 mètres de longueur, d'un tonnage approximatif de 30,000 tonneaux; sa vitesse prévue est de 20 nœuds, et il est aménagé pour transporter 1,300 passagers.

ECHOS ET INFORMATIONS

18e anniversaire de la bataille de la Marne à Meaux. — Le comité du Souvenir français fait savoir que c'est le dimanche 11 septembre que sera célébré le 18e anniversaire de la victoire de la Marne, à Meaux, à 10 heures, par une messe solennelle, en la basilique-cathédrale de Meaux, présidée par Mgr Crépin, évêque auxiliaire du cardinal de Paris. Le R. P. Hénusse, aumônier militaire belge, prononcera le discours. A dix heures, service au temple protestant; à 10 h. 30, service israélite.

L'après-midi, inaugurations du monument américain (route de Varreddes, et du monument de Neufmontiers-Villeroy (Grande tombe).

La jambe de Daumesnil. — La mise en état du château de Vincennes a réveillé les souvenirs sur le général Daumesnil, qui fut son gouverneur. On aime à rappeler avec admiration la belle réponse qu'il fit à Blücher, venant lui demander de lui rendre la place : « Quand vous m'aurez rendu ma jambe je vous rendrai la place ». Il n'y a point de réponse plus populaire dans l'histoire des sièges autour de Paris. Cette jambe, à la mort du général, qu'était-elle devenue ? Elle est au musée de l'armée, répondent les gens qui se croient informés. Mais il y a deux jambes, et qui prêtent à la confusion. M. Pierre de Clairval, arrière petit-fils de Daumesnil, a bien voulu répondre à notre petite enquête à ce sujet :

« Le général avait une jambe mécanique très compliquée et très lourde, qu'il ne porta jamais; c'est celle qui a été donnée au Musée de l'armée. Sa jambe de bois, qu'il portait, beaucoup plus légère, et qu'il avait en 1815, quand on le somma de rendre le fort de Vincennes, est toujours dans la famille. »

Voilà donc une explication précise et autorisée.

Pensées sur l'amour. — Chaque époque voit paraître des pensées sur l'amour. Peut-on reconnaître dans ces écrits un reflet des sentiments du temps ? Si cela était, on trouverait une grande différence entre les pensées du dix-huitième siècle et celles de nos contemporains. Au goût du libertinage voyons-nous succéder le goût d'une tendresse profonde et paisible ? On le croirait à à lire les sortes de maximes que M. Jacques Chardonne publie aujourd'hui dans la *Revue de Paris* sous le titre : *l'Amour à la maison*. Jugez-en par ces quelques extraits :

Le bonheur par l'amour, je me le représente plutôt dans l'âge mur, lorsqu'on a conscience du miracle qui le constitue, de ses rapports avec la souffrance, de tout ce qu'il vous donne et peut reprendre. Je vois sa fragile image sous des traits frémissants, des tons doux et sombres, et toute pareille à la douleur.

Avant tout, l'amour suppose un accord physique; il n'est pas un sentiment idéal. Mais il pénètre les êtres si entièrement qu'il ne se distingue pas de l'âme.

Pour être heureux, par l'amour, il faut une certaine sagesse; il faut aussi une certaine sagesse pour se passer de l'amour. C'est la même.

Combien l'intelligence, sous sa forme la plus ravissante, comporte de sensibilité et d'attaches à la vie profonde, on ne le sait vraiment que par une femme.

Et combien le tempérament privé de raison, le sentiment aveugle et déchaîné, versatile ou buté, sont malfaisants, on l'apprend aussi par une femme.

Dans les pays où l'industrie est très développée, les hommes sont actifs, inventifs, ardents au travail et assoiffés de gain; je me figure qu'ils s'ennuient à la maison et qu'une certaie difficulté à rester auprès des femmes ou en face d'eux-mêmes les jette dans mille entreprises.

La mort de Ronald Mackensie. — Le jeune dramaturge anglais, M. Ronald Mackensie, qui a trouvé la mort dans un accident d'automobile près de Beauvais, avait eu une aventureuse existence. Après avoir été cadet à Osborne, il avait cherché fortune dans l'île de Vancouver où il avait fait un peu tous les métiers, de garçon de ferme à cantonnier. Il avait ensuite cherché sa voie comme reporter, puis comme *steward* à bord d'un navire hollandais, comme répétiteur d'une école et comme acteur. Il s'était enfin essayé à l'art dramatique. Sa première pièce, *Musical Chairs* avait été refusée par cinq directeurs successifs jusqu'au moment où le Criterion la monta et la joua. La première qui eut lieu le 1er avril dernier fut une révélation et assura en une nuit la célébrité du jeune écrivain, car il n'avait que 29 ans. La veille de son départ d'Angleterre, il y a quelques jours, il avait discuté la distribution de son œuvre nouvelle *The Maitlands*.

Trophées de guerre. — La municipalité de Ealing, en Angleterre, voudrait se débarrasser du tank qui ornait jusqu'ici son terrain de jeu. Elle le trouve encombrant, d'un entretien difficile et d'un attrait émoussé pour la population. Le comité des trophées de guerre britannique avait distribué 3,595 canons, 15,044 mitrailleuses, 75,824 petites armes et 7,887 autres trophées à des régiments, autorités locales et organisations diverses. Les armes qui ont trouvé place dans des panoplies de salles d'honneur régimentaires ne courent pas le danger de désaffection, mais la rouille a attaqué celles laissées en plein air et personne ne s'en soucie.

Les illettrés américains. — A la date du 1er avril 1932, le nombre des illettrés américains s'élevait à 4,283,753, soit 4,3 0/0 de la population de plus de 10 ans (98,723,753). Sur ce chiffre il y avait 2,198,293 personnes du sexe masculin et 2,085,460 du sexe féminin; 3,863,215 avaient plus de 21 ans.

En 1890 la proportion d'illettrés était de 13,3 0/0.

Réductions accordées par les chemins de fer italiens. — Les chemins de fer italiens accordent en ce moment les réductions suivantes :

Stations thermales : 50 0/0 jusqu'au 15 octobre. Validité : 60 jours.

Dolomites (Haut-Adige et Cadore) : 50 0/0 jusqu'au 30 octobre; validité 60 jours, pour parcours aller et retour (même trajet).

Rhodes : 30 0/0 jusqu'au 30 novembre pour le parcours en chemin de fer.

Cosenza (manifestations de l' « Estate Silana ») : 50 0/0 du 16 juin au 15 octobre pour parcours aller et retour.

Venise : 50 0/0 du 6 au 15 août; 30 0/0 du 16 août au 3 septembre; 50 0/0 du 4 au 18 septembre; 30 0/0 du 19 septembre au 4 novembre. (Faculté d'emprunter, au retour, un point frontière autre que celui de l'aller.)

Livorno : 50 0/0 du 1er juillet au 31 août.

Ces billets sont d'aller et retour et peuvent être pris auprès des compagnies de chemins de fer et aux agences de voyages à Paris.

Nécrologie

— On a le regret d'annoncer la mort de *M. Louis Bruzeau*, avocat à la cour d'appel, chevalier de la Légion d'honneur, survenue en son domicile, 87, boulevard Saint-Germain. Les obsèques auront lieu le jeudi 18 du courant, à 11 heures, en l'église Saint-Sulpice et l'inhumation à Orléans vers 15 h. 30.

— On nous prie d'annoncer la mort de M. *Gustave Berson*, professeur honoraire de la faculté des sciences de Toulouse et du lycée Condorcet, directeur des conférences du département de la Seine et professeur de chimie à ces conférences, décédé le dimanche 14 août, à Badonviller (Meurthe-et-Moselle) où ses obsèques auront lieu le mercredi 17, à dix heures.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

— On annonce la mort de *M. Léon Rosenthal*, professeur d'histoire de l'art moderne à l'université de Lyon, directeur des musées de cette ville, décédé à l'âge de 63 ans, après une longue maladie.

— Nous apprenons le décès de *M. Emile Leconte*, inspecteur général d'assurances, survenu le 11 août 1932. Le service religieux a été célébré en la chapelle du Père-Lachaise, dans la plus stricte intimité, le mardi 16 du courant, à 11 heures, suivi de l'inhumation en caveau de famille.

— Nous apprenons la mort de *Mme Pierre Regimbeau*, née Suzanne Falck. Obsèques mercredi 17 août, en l'église Saint-Léon. Réunion à 10 heures au domicile, 26, rue du Laos.

Expositions

M. Jean Bourguignon, conservateur du musée de la Malmaison, a obtenu que les plus beaux livres de la bibliothèque de Napoléon Ier, emportés à Vienne par l'impératrice Marie-Louise après la chute de l'Aigle, fussent envoyés à Paris pour y être présentés au public.

Cette bibliothèque, appartenant à l'archiduc Frantz Salvator, fut confiée ces dernières années par son propriétaire à M. B..., grand libraire de Berlin, chargé d'en organiser la vente publique. Notre ambassadeur en Allemagne s'émut de la menace de dispersion de ces souvenirs historiques. Il y eut des pourparlers en vue d'une cession globale, soit au gouvernement français, soit à un amateur susceptible d'offrir cette admirable collection à nos musées nationaux.

L'exposition de ces magnifiques exemplaires, reliés en plein m r quin aux armes impériales, est en cours d'organisation à la Malmaison.

Nouvelles diverses

— C'est M. Lucien Lang, vice-président de l'Association générale de la presse et d'encouragement aux lettres, qui a été nommé chevalier de la Légion d'honneur dans la dernière promotion du ministère de l'intérieur.

— Le maire des Sables-d'Olonne (Vendée), M. Poiraud, accompagné des membres du conseil d'administration de l'hôpital, s'est rendu au couvent des sœurs de la Miséricorde où, au nom du gouvernement, il a remis une médaille d'honneur à Mme Marie Texier, en religion sœur Elia, en récompense de ses vingt-cinq années de dévouement passées au chevet des malades. Le maire, se faisant l'interprète des sentiments de reconnaissance de toute la population, a exprimé à la religieuse de vives félicitations.

Le Décor de la vie

LA PERSPECTIVE DE VERSAILLES

Nous examinions précédemment (1) les moyens de joindre Paris au bois de Boulogne du Grand Paris, ainsi que de relier, sans solution de continuité, les forêts dont le vaste éventail, déployé à l'ouest de Paris, constitue précisément le futur bois de Boulogne. Et, à propos de la plaine de Chévreloup, qui sépare le parc de Versailles de la forêt de Marly, nous indiquions que leur liaison se pourrait faire encore à peu de frais, à travers cette plaine, par la route qui va de Saint-Cyr-l'Ecole à la porte de Maintenon, un des accès de la forêt de Marly.

Cette route, ainsi que le chemin de fer, passe à la grille royale, qui ferme le parc intérieur de Versailles, à l'extrémité du grand canal. Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur apprendre que c'est là un paysage universellement réputé et que, chaque année, des êtres humains viennent de l'Australie ou de la Californie pour contempler cette perspective ordonnée par un artiste et par un roi dans un grand sillon de la nature. Or, il se trouve que d'autres êtres humains sont venus, non de l'Australie ni de la Californie, mais de Paris, de Versailles ou de Saint-Cyr, pour s'attaquer, comme en blasphémant, à cette beauté aussi sacrée que le plus sacré des patrimoines nationaux. On n'a pas appris sans étonnement que, sur un rapport favorable de M. Bonnet, architecte en chef du château de Versailles, on avait autorisé la construction d'une minoterie coopérative appartenant aux agriculteurs de la commune de Saint-Cyr, c'est-à-dire à ses principaux électeurs, juste au débouché de la grille royale. La cheminée en fer dépasse d'un mètre la construction de la minoterie, qui marche au naphte. Elle fume très peu, il est vrai; mais elle dégage odeur et bruit. Nul ne contredira que dans un paysage qui exige, pour être pleinement goûté, le recueillement, le silence n'y soit aussi nécessaire que le plaisir des yeux; que devant un spectacle qui appelle une révérence, la senteur des arbres, des herbes, de l'eau et de l'air pur soit préférable à l'odeur du naphte. A la vérité, on reste confondu d'apprendre que si l'offensive a été menée en cette affaire par des gens dont le métier, après tout, est de gagner de l'argent, au mépris de l'intérêt général qui exige la sauvegarde *intégrale* du plus beau domaine de France, la défensive des hommes dont la charge officielle est d'assurer cette sauvegarde a été quasi nulle. Ils diront encore — la pauvre preuve! — que du parterre d'eau, du haut des marches qui dominent le bassin de Latone, on n'aperçoit pas la minoterie en question; mais ne la voit-on pas quand on est placé à l'autre extrémité de la perspective, au point où la vue faisait pousser jadis des « Ah ! Ah ! » ? N'y a-t-il pas un rayonnement des belles choses ? N'ont-elles donc pas besoin d'un périmètre de gloire ? Une convenance supérieure ne l'emporte-t-elle pas sur une argumentation de basse procédure ? Si l'on admet, pour n'importe quelle ville, le *zoning*, c'est-à-dire la différenciation des quartiers en industriel, commercial, administratif, résidentiel, n'est-elle pas valable, à plus forte raison, pour un lieu comme Versailles ?

Prolongez, par la pensée, l'axe du grand canal au delà de la grille royale, jusqu'au clocher de Villepreux, qui marque le point culminant du redressement du terrain et, par conséquent, l'objectif suprême de la perspective. Le lecteur se souvient peut-être de la polémique menée par nous à ce sujet. Nous demandions qu'une zone de 700 mètres, divisée en deux par le prolongement de l'axe, fût proclamée *non ædificandi*, de manière à dégager cette perspective. Un classement provisoire des terrains compris dans cette zone nous avait donné momentanément raison, en nous laissant espérer que ce provisoire se transformerait un jour en définitif. Or, nous avons appris, récemment, que ce définitif tant souhaité n'était rien de moins qu'incertain et que tout avait été remis en cause par la commission des sites et monuments du département de Seine-et-Oise, au cours d'une séance tenue à la préfecture de Versailles, le samedi 11 juin 1932. Notre thèse y a été soutenue par le représentant de M. Agache, l'excellent architecte urbaniste chargé par la municipalité de Saint-Cyr d'établir le plan d'aménagement, d'extension et d'embellissement de la commune. Le directeur des domaines, de son côté, a estimé que l'appréciation de 700 mètres n'était pas exagérée et que la dépense inhérente ne dépasserait pas de deux à trois millions de francs, puisqu'il s'agit surtout de terrains de culture. On n'est pas surpris que la municipalité de Saint-Cyr-l'Ecole soit hostile à cette manière de voir; elle a ses raisons pour l'être; l'individualisme habituel des entités administratives de notre pays la pousse à considérer jalousement que sa cause n'est pas solidaire de celle des autres, mais particulière. Elle se moque du prestige qu'elle tire du voisinage de Versailles et de son Ecole militaire. Elle considère au contraire que, du fait de cette Ecole militaire et aussi du camp d'aviation, elle perd environ 35 hectares de territoire utilisable pour le développement de sa zone d'habitation. Elle exige enfin de M. Agache qu'il réduise à 200 mètres seulement, c'est-à-dire cent mètres de part et d'autre de l'axe, le chiffre de 300 mètres par lui jugé comme un minimum avant le classement provisoire de la zone *non ædificandi*. A l'appui de cette exigence, elle invoque l'avis de la commission des sites et monuments. Or, si elle se retranche derrière celle-ci, c'est que celle-ci, par le tour de la discussion, lui a donné à entendre qu'en définitive elle aurait raison. Et qui donc, au sein même de la commission, lui a donné cette espérance ? Les édiles ? Oui, mais aussi ceux-là mêmes qui sont responsables du patrimoine de Versailles : M. Bonnet, architecte en chef du château, et M. Pontremoli, membre de l'Académie des beaux-arts, directeur de l'Ecole nationale des beaux-arts, inspecteur général des bâtiments civils. Ils estiment que la largeur provisoirement classée est trop grande. Au lieu d'une bande continue, large de 700 mètres, ils proposent une bande mesurant au départ de 200 à 300 mètres et s'élargissant jusqu'à Villepreux, pour atteindre 800 mètres à l'église de ce village. Tandis

(1) Le *Temps* du 3 août 1932.

FEUILLETON DU *Temps*
DU 17 AOUT 1932

LA MUSIQUE

La musique et la radiophonie

(Suite et fin)

Dans un monde, où l'atmosphère est sans cesse traversée par les avions, où les routes libérées du ciel sont parcourues en tous sens par les hommes volants, la musique des ondes, qui utilise les courants électromagnétiques de l'espace, devient une forme esthétique normale, — j'allais presque dire obligée. A une révolution dans les mœurs correspond nécessairement un mouvement dans l'art. M. Paul Valéry, toujours en ardeur pour surprendre l'avenir, nous en donne un vif aperçu dans son dernier livre. « ... Bientôt, écrit-il, l'ère toute nouvelle enfantera des hommes qui ne tiendront plus au passé par aucune habitude de l'esprit... *Le fait nouveau* tend à prendre toute l'importance que la tradition et le fait historique possédaient jusqu'ici. » (1).

Nous sommes à un âge de l'univers, où l'homme sans crainte s'apprête à la possession des régions célestes. Ses moyens d'expression se transformeront et s'élargiront avec l'état de ses connaissances, avec la nature et l'étendue du dernier domaine de son activité et de sa pensée.

Pour ce qui nous intéresse, le fait nouveau, selon l'expression de M. Paul Valéry, est la radiophonie. Le plus important nous en échappe probablement encore. Mais, même avec le peu que nous en savons, il est facile de constater qu'elle est étroitement assortie aux aspects variés et nouveaux de la vie humaine, ainsi qu'aux forces naturelles qui viennent d'être conquises.

Quelle sera donc cette musique des ondes, telle qu'elle se laisse déjà voir et se prononce, dans un avenir prochain? On peut essayer d'en envisager la configuration, sans faux air de prophète. En tout cas, de l'étude un peu poussée, où nous sommes engagés, il est sage de tirer moins de conclusions rigoureuses que de prévisions.

La constante préoccupation de nos dirigeants de la T.S.F. est de faire des concessions aux errements du gros public. Il ne s'agit pour eux que de divertir la masse. L'art radiophonique n'exigerait ni soin, ni déploiement d'imagination. Il serait essentiellement populaire. Pour recruter, attacher le plus grand nombre d'auditeurs, on use avec succès de rengaines grotesques et touchantes. Pourquoi courir des risques? Vains seraient encore les coups de sonde dans l'espace infini. Le désir d'encanaillement est de mode. On s'y conforme.

Dans ses premières années de tâtonnements, la radiogénie demande sans conteste une simplicité linéaire, une concision de tour et de forme faciles à sentir et à goûter. Une matière symphonique trop riche, un pittoresque trop recherché n'y sont pas de mise. Mais la simplicité, à laquelle aspirent tous les artistes accomplis, ne doit pas être confondue ici avec la trivialité ni la niaiserie. « La musique de la radio, dit M. André Cœuroy, est de l'essence de musique... La radio est un filtre pour la musique; elle la dépouille de sa chair; elle la passe aux rayons X; elle en fait saillir l'ossature; plus que les muscles, elle montre le jeu de ces muscles. » C'est profaner l'instrument, à la fois vaste et subtil, dont on vient de nous faire le cadeau magnifique, que de lui réserver un emploi indigne ou contraire à son principe. Les mélodies basses et misérables à plaisir, ne lui conviennent pas davantage que la plupart des ouvrages lyriques antérieurs. La musique des ondes a ses règles et ses formules peu à peu démêlées. Les œuvres qui naîtront dans cette branche de l'art lyrique devront témoigner d'une inspiration d'autant plus élevée que, pour intéresser les auditeurs de tous les rangs et de tous les pays, elles seront tirées du profond de l'âme populaire.

On a vu avec quelle vigueur la musique radiophonique se développe en Europe centrale et que les compositeurs étrangers ne se méprennent pas sur l'importance de la T. S. F. dans l'art. Bien coupables sont ceux qui traitent à la légère cette évolution ascendante d'un mode d'expression qui s'est répandu à travers le monde avec une rapidité stupéfiante et qui rouvre un éblouissant ordre d'idées.

Remarquez que nous sentons notre imprévoyance, notre insuffisance dans cette sérieuse partie qui s'engage. Il s'est même trouvé un sous-secrétaire d'Etat aux P. T. T. pour dénoncer publiquement nos égarements. « Il faudrait donc rechercher, s'est-il écrié, une solution plus immédiate à la crise que subit la T. S. F. française,